

Un homme de tempérament

David Lodge

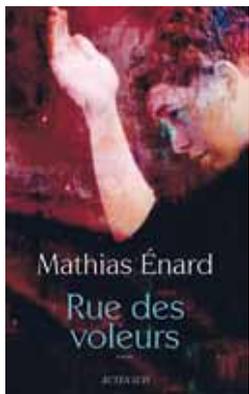
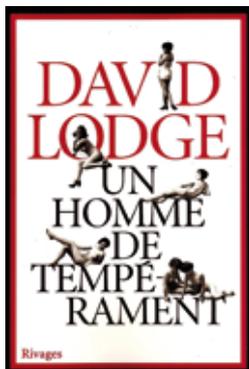
Rivages

Janvier 2012

720 pages, 24,50 €

On connaît encore le nom d'Herbert George Wells pour quelques romans de science-fiction, *La Guerre des mondes*, *L'Homme invisible* ou *La Machine à explorer le temps*, dont les titres ont surnagé, notamment grâce au cinéma. On a oublié qu'il fut, au début du siècle dernier, un des écrivains anglais les plus prolifiques et les plus célèbres. Il était aussi un écrivain engagé, utilisant le roman comme un moyen de faire partager sa foi dans le progrès et son souhait de l'avènement d'une société socialiste assurant une véritable égalité des sexes. H. G. Wells fut, un temps, un des responsables influents des «Fabiens», cette société anglaise de *gentlemen* tentés par le socialisme. Ami de Gorki, il visita l'URSS naissante et y rencontra d'ailleurs une jeune femme séduisante qui était sans doute un agent secret, et qui devint une de ses maîtresses. C'est que partisan de la libération de la femme et critique acerbe de la domination patriarcale, il ne se contentait pas de prôner l'amour libre, il le pratiquait résolument, considérant le sexe comme une forme d'exercice physique, sain et naturel. Cela lui valut de violentes attaques et compromit, en fait, ses ambitions politiques.

Ce personnage hors du commun est le sujet du livre de David Lodge. Universitaire spécialiste de littérature anglaise et brillant romancier, celui-ci nous propose un récit hybride qui tient à la fois de la biographie savante et du roman. S'appuyant sur un travail érudit sur la vie de Wells et ses textes, les citant abondamment, il revendique en même temps la liberté du romancier pour combler les manques et cimenter les éléments de réalité qu'il nous présente. D. Lodge fait de ce personnage éminemment romanesque, attachant et irritant



à la fois, un personnage de roman. A travers son récit contrasté, qu'il imagine comme une forme de dialogue avec un Wells proche de la mort à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, il nous fait aussi un portrait de la bonne société anglaise et de ses intellectuels. Le récit est aussi l'occasion de quelques beaux portraits de femmes, à commencer par la seconde épouse de Wells, et en passant par quelques-unes des jeunes femmes qui l'ont aimé et qu'il a aimées. C'est un récit sans complaisance mais affectueux, solidement érudit et léger en même temps, à lire pour découvrir un personnage méconnu, et pour goûter le talent de David Lodge.

Gérard Aschieri

Rue des voleurs

Mathias Enard

Actes Sud

Août 2012

256 pages, 21,50 €

Le roman de Mathias Enard donne la parole à Lakhdar, pour un long monologue et un retour en arrière.

Au départ, le jeune Tangérois est chassé de chez lui pour avoir «faute» avec sa cousine. Pour elle, l'issue sera encore plus dramatique, on s'en doute. A partir de là, la vie de Lakhdar va être une errance – et le livre, une sorte de road movie qui fonctionne bien –, faite de multiples rencontres et de petits boulots. Persistera son amitié avec Bassam, le copain d'enfance, qui se laissera happer par les sirènes intégristes, tout en continuant de regarder les filles avec fébrilité. D'abord vendeur dans une librairie fondamentaliste, Lakhdar gagnera ensuite sa vie en numérisant des livres au kilomètre, puis en travaillant sur un ferry qui assure le passage entre les deux rives de la Méditerranée. Son dernier employeur sera une entreprise funéraire d'Algésiras, et, à cette occasion, Lakhdar sera confronté à la mort de tous ceux que la mer rejette sur le rivage

espagnol. Toutes ces expériences confrontent le héros à différents univers, mais l'on reste frappé par la façon dont celui-ci reste toujours en marge des milieux qu'il traverse, jusqu'au bout en position d'observateur.

Pour ce roman, Mathias Enard a voulu inscrire son récit dans l'actualité. Ainsi se trouvent évoqués les printemps arabes (tunisien, égyptien...), le mouvement des Indignés, la crise en Europe, l'élection de François Hollande... Mais comment restituer en deux cent cinquante pages la complexité de tels mouvements? Il faut bien reconnaître que cet aspect du roman reste irrémédiablement secondaire, et constitue essentiellement des «clins d'œil» pour planter le décor des déboires des différents personnages. Les événements de 2011 restent allusifs, comme contexte à une intrigue qui révèle un personnage en quête de lui-même et d'amour, dans un monde agité où certains repères volent en éclats.

Cette quête identitaire se double d'une quête littéraire, qui constitue un des fils conducteurs du roman. Ce qui charme dans *Rue des voleurs*, c'est la langue, la verve et le sens du récit. L'auteur parsème en effet, tout au long des pages, une multitude de références aux auteurs arabes (avec une mention spéciale pour Ibn Batouta), à leurs poèmes, mais aussi à divers auteurs de polars, puisque le jeune homme aime particulièrement ce genre. C'est d'ailleurs cet amour de la littérature qui va accompagner Lakhdar et lui donner, jusqu'au bout, toute son énergie.

Françoise Dumont